



La guerre rogne un peu ses héros; on nous coupe, au lendemain d'une victoire, une jambe, un bras, on nous met des yeux de verre et des mentons d'argent.

Une fois le coup de scie donné, tout est dit.

Mais le cœur mutilé, lui, poignardé dans cette lutte sourde, atteint par les coups de feu de la vie, on ne l'arrache pas de la poitrine pour en clouer un autre. — On ne fait pas des cœurs en bois. — Il reste là attaché, saignant, avec le poignard au milieu.

Riches un jour, célèbres peut-être, ils pourront, ces blessés des combats obscurs, parfumer la plaie, éponger le sang, éteindre les larmes; le souvenir viendra toujours ouvrir les cicatrices, arracher les bandages !

Il suffira d'un mot, d'un chant, — joyeux ou triste, — pour réveiller dans ces âmes malades le fantôme pâle du passé !

(Jules Vallès, *Les réfractaires*, 1865, p. 30)



LE DORMEUR DU VAL, Arthur Rimbaud (1854-1891)

C'est un trou de verdure où chante une rivière,
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :

Nature, berce-le chaudement : il a froid.
Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

LE CLAIRON

Paul Déroulède

(1846-1914)

L'air est pur, la route est large,
Le Clairon sonne la charge,
Les Zouaves vont chantant,
Et là-haut sur la colline,
Dans la forêt qui domine,
Le Prussien les attend.

Le Clairon est un vieux brave,
Et lorsque la lutte est grave
C'est un rude compagnon ;
Il a vu mainte bataille
Et porte plus d'une entaille,
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.
Jamais sa fière trompette
N'eut un accent plus vainqueur,
Et de son souffle de flamme,
L'espérance vient à l'âme,
Le courage monte au coeur.

On grimpe, on court, on arrive,
Et la fusillade est vive,
Et les Prussiens sont adroits,
Quand enfin le cri se jette :
« En marche ! À la
baïonnette ! »
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,
Le Clairon sonnait la charge
Tombe frappé sans recours ;
Mais, par un effort suprême,
Menant le combat quand même,
Le Clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,
Mais sa main, qui le refoule,
Suspend un instant la mort,
Et de sa note affolée
Précipitant la mêlée,
Le vieux Clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,
Dédaignant, blessé superbe,
Tout espoir et tout secours ;
Et sur sa lèvre sanglante,
Gardant sa trompette ardente,
Tisonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,
Voyant la charge lancée,
Et les Zouaves bondir,
Alors le Clairon s'arrête,
Sa dernière tâche est faite,
Il achève de mourir.

*Poème extrait des Chants du soldat
(1885), à la tonalité guerrière et
revancharde*



L'ATTAQUE DU MOULIN

Emile Zola (1840-1902)

Ce texte est extrait des Soirées de Médan (1880), qui regroupe six nouvelles d'auteurs différents, évoquant la guerre de 1870. Dans cette nouvelle d'E. Zola, les prussiens attaquent le moulin, où se sont réfugiés les habitants du village de Rocreuse, en attendant les renforts français



Alors, la fusillade continua, de plus en plus nourrie, entre les soldats français, postés autour du moulin, et les Prussiens, cachés derrière les arbres.

Les balles sifflaient au-dessus de la Morelle, sans causer de pertes ni d'un côté ni de l'autre. Les coups étaient irréguliers, partaient de chaque buisson ; et l'on n'apercevait toujours que les petites fumées, balancées mollement par le vent.

Cela dura près de deux heures.

L'officier chantonnait d'un air indifférent.

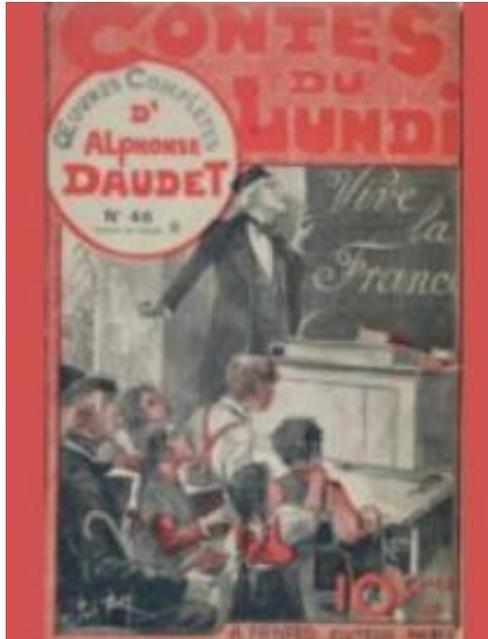
Françoise et Dominique, qui étaient restés dans la cour, se haussaient et regardaient par-dessus une muraille basse. Ils s'intéressaient surtout à un petit soldat, posté au bord de la Morelle, derrière la carcasse d'un vieux bateau ; il était à plat ventre, guettait, lâchait son coup de feu, puis se laissait glisser dans un fossé, un peu en arrière, pour recharger son fusil ; et ses mouvements étaient si drôles, si rusés, si souples, qu'on se laissait aller à sourire en le voyant.

Il dut apercevoir quelque tête de Prussien, car il se leva vivement et épaula ; mais, avant qu'il eût tiré, il jeta un cri, tourna sur lui-même et roula dans le fossé, où ses jambes eurent un instant le roidissement convulsif des pattes d'un poulet qu'on égorge.

Le petit soldat venait de recevoir une balle en pleine poitrine.

C'était le premier mort.

Instinctivement, Françoise avait saisi la main de Dominique et la lui serrait, dans une crispation nerveuse.



LA DERNIERE CLASSE

Alphonse Daudet (1840-1897)

Le narrateur de cette nouvelle extraite des Contes du lundi, arrive en retard à l'école. Il ne sait pas encore la nouvelle qui l'attend

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous : le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

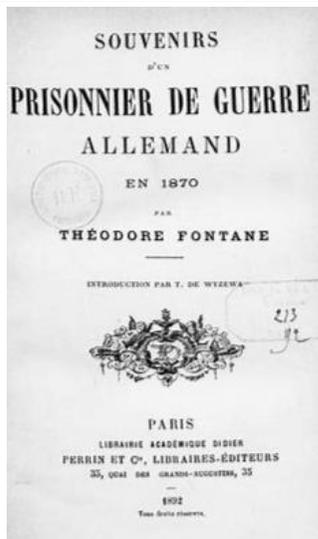
« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui, c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français !...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !



SOUVENIRS D'UN PRISONNIER DE GUERRE ALLEMAND EN 1870

Théodore Fontane (1819-1898)

Théodore Fontane, auteur de cet extrait de Souvenirs d'un prisonnier de guerre allemand en 1870 (1892), est un écrivain prussien. Alors qu'il visite Domremy en curieux, il est arrêté, car on le soupçonne d'espionnage. Il sera prisonnier dans divers endroits, dont une citadelle près de Besançon.

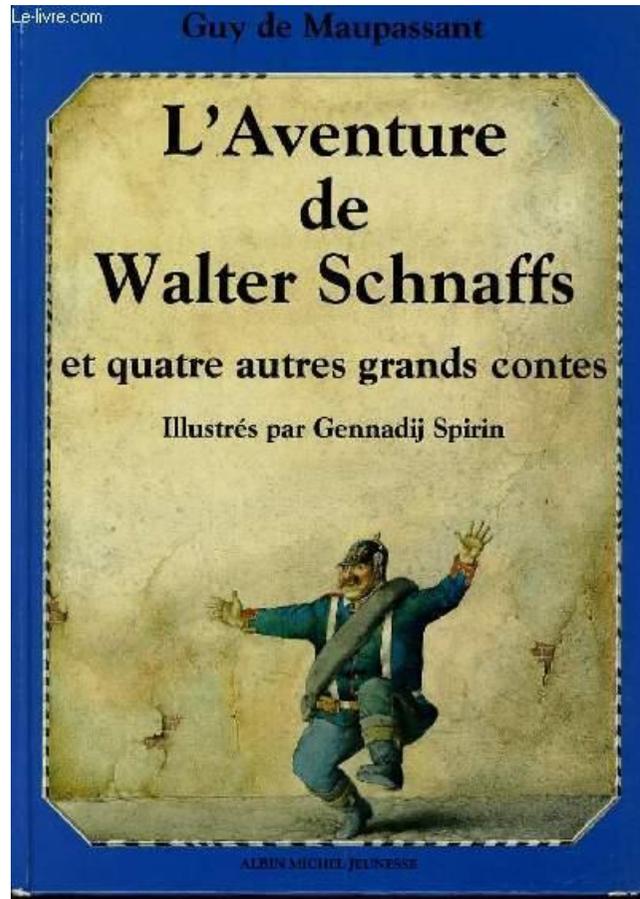
Je ne m'attendais pas à ce : à la citadelle; d'après tout ce qu'on m'avait dit dans mes lieux de détention précédents, je comptais sur une mise en liberté immédiate, et songeais déjà à me loger dans un hôtel. Je ne fus cependant pas outre mesure effrayé. L'idée me revint d'une visite que j'avais faite bien des années auparavant à la citadelle de Spandau ; et le mot de citadelle se lia dans ma pensée à l'image d'une tasse de bon café et d'une partie de cartes après un copieux déjeuner.

Ma captivité, d'ailleurs, ne pouvait durer plus de vingt-quatre heures.

On me fit prendre un chemin montant. Nous passâmes, en sortant de la ville, sous une porte assez pittoresque, en forme d'arc de triomphe : derrière cette porte se dressait la cathédrale, une énorme église de style jésuite. Je me démanchai le cou pour la regarder en passant, sans cesser de monter, au pas de course. Avec la maladie de cœur dont je souffre, et ma bronchite, cette course n'aurait pas manqué de me tuer, si je l'a vais faite en liberté; mais ce jour-là je m'en trouvai très bien. Sur le petit mur bas et large qui longeait la route, le personnel libre de la citadelle était étendu, et dormait avec une grande variété de poses étonnantes. La plupart, cependant, étaient couchés sur le ventre, et tenaient une de leurs jambes ou toutes les deux dressées en l'air à angle droit. Quand nous les eûmes dépassés, la route déboucha enfin sur une place entourée de constructions irrégulières : sur l'une d'elles je vis écrit en lettres à demi effacées : *Prison militaire*.

L'endroit n'avait rien d'engageant, et mes espérances s'évanouirent du coup. On prit livraison de moi avec des formalités que je commençais à connaître par cœur, et un vieux sergent me conduisit vers une maison toute en largeur, avec cinq portes, au-dessus desquelles je lus : *Prévenus, disciplinaires, condamnés*. Mais ces titres ne signifiaient rien, et tous les prisonniers étaient enfermés pêle-mêle les uns avec les autres. Le sergent alla examiner la situation tour à tour dans chacune des cinq salles, puis revint vers la première, et m'apprit que c'est là que serait ma demeure. C'était une salle voûtée assez profonde où je vis douze lits de camp : une dizaine de prisonniers se promenaient de long en large, ou bien se tenaient assis sur leurs lits. Mon entrée ne provoqua pas une sensation bien vive : on était accoutumé à l'arrivée de figures nouvelles. Je déposai sur une planche mon petit paquet (mes bagages étaient restés à Toul), et je m'assis, pour me remettre de la montée. Je me rendis ensuite au bureau du directeur, qui portait cette fois le titre de *Monsieur le Principal*, et je lui demandai à avoir une chambre et à me nourrir à mes frais. Ma demande fut refusée d'emblée.

Rien de pareil n'était possible dans une prison militaire.



Le personnage de cette nouvelle de Maupassant extraite du recueil Contes de la Bécasse, est un soldat prussien, homme paisible et ordinaire, qui se trouve pris dans la guerre.

L'AVENTURE DE WALTER SHNAFFS

Guy de Maupassant (1850-1893)

Depuis son entrée en France avec l'armée d'invasion, Walter Schnaffs se jugeait le plus malheureux des hommes. Il était gros, marchait avec peine, soufflait beaucoup et souffrait affreusement des pieds qu'il avait fort plats et fort gras. Il était en outre pacifique et bienveillant, nullement magnanime ou sanguinaire, père de quatre enfants qu'il adorait et marié avec une jeune femme blonde, dont il regrettait désespérément chaque soir les tendresses, les petits soins et les baisers. Il aimait se lever tard et se coucher tôt, manger lentement de bonnes choses et boire de la bière dans les brasseries. Il songeait en outre que tout ce qui est doux dans l'existence disparaît avec la vie ; et il gardait au cœur une haine épouvantable, instinctive et raisonnée en même temps, pour les canons, les fusils, les revolvers et les sabres, mais surtout pour les baïonnettes, se sentant incapable de manœuvrer assez vivement cette arme rapide pour défendre son gros ventre.

Et, quand il se couchait sur la terre, la nuit venue, roulé dans son manteau à côté des camarades qui ronflaient, il pensait longuement aux siens laissés là-bas et aux dangers semés sur sa route : « S'il était tué, que deviendraient les petits ? Qui donc les nourrirait et les élèverait ? À l'heure même, ils n'étaient pas riches, malgré les dettes qu'il avait contractées en partant pour leur laisser quelque argent. » Et Walter Schnaffs pleurait quelquefois. Au commencement des batailles il se sentait dans les jambes de telles faiblesses qu'il se serait laissé tomber, s'il n'avait songé que toute l'armée lui passerait sur le corps. Le sifflement des balles hérissait le poil sur sa peau. Depuis des mois il vivait ainsi dans la terreur et dans l'angoisse. Son corps d'armée s'avancait vers la Normandie ; et il fut un jour envoyé en reconnaissance avec un faible détachement qui devait simplement explorer une partie du pays et se replier ensuite. Tout semblait calme dans la campagne ; rien n'indiquait une résistance préparée.



Gustave Flaubert (1821-1880) - *Correspondance*, 1870

À SA NIÈCE CAROLINE

[Croisset, 29 octobre 1870.]

Samedi soir, 11 h.

Je ne peux pas croire encore à la reddition de Metz ! La dépêche de Guillaume est en contradiction avec une autre dépêche prussienne de la veille ? Comment se fait-il que cette catastrophe ne soit pas encore officielle, en France !

Pendant, comme il ne nous arrive que des malheurs, ~~elle~~ l'événement doit être sûr ?

Les troupes ennemies qui étaient devant Metz vont se porter sur Paris, sur la Loire, ou sur Rouen, par le Nord.

La Seine-inférieure, jusqu'à présent, est bien défendue. Mais elle ne résistera pas au nombre. ce sera là comme ailleurs, comme partout !

La reddition de Metz va démoraliser toute la province, j'en ai peur. Mais enrager Paris. De là, dissension. Nous sommes dans un bel état ! Mais il ne peut pas durer longtemps. Le dénouement, quel qu'il soit, doit approcher ? J'imagine que Paris va faire des sorties ? avant que les Prussiens n'y entrent, que de sang, quelles horreurs !

Ah ! mon pauvre Caro, comme je suis triste ! & las de la vie ! te figures-tu ce que sont mes journées passées en tête-à-tête avec ta gd-mère ? Si cela dure encore qq temps, j'en mourrai, je n'en peux plus. – j'ai tout fait pr me donner du courage ! mais je suis à bout ! on se garantit contre une averse & non contre une pluie fine. J'ai l'une et l'autre à la fois. à quoi occuper son esprit, mon Dieu !

ton mari est arrivé ce soir. Je le trouve bien raisonnable. – & bien aimable de venir ainsi tous les samedis.

ta gd-mère change d'avis tous les jours. – Elle veut maintenant retourner à Rouen – Elle a eu envie de prendre Pilon pr garder la ferme. ~~puis~~ Mais ce soir, elle trouve que ça lui coûterait trop cher – etc.

Nous avons eu, hier, à déjeuner, les Lapierre. Ils étaient pleins de confiance ! on en avait encore cette semaine !

& ces pauvre Nogentais qui ont été bombardés ! – quelle peur ils ont dû avoir ! nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles.

Si nous avons un vrai succès sur la Loire, un seul, & si Trochu faisait trois ou quatre sorties furieuses les choses changeraient peut-être, mais je n'ose plus espérer.

Adieu, ma pauvre fille, quand nous reverrons-nous ? Comme je m'ennuie de toi ! Adieu ! je t'embrasse bien tendrement.

ton vieil oncle,

Gve.

Jules de Goncourt (1830-1870) - *Journal*, 1870-1871

JOURNAL DES FRERES GONCOURT

1870

3 septembre. — Ce n'est pas vivre, que de vivre dans ce grand et effrayant inconnu, qui vous entoure et vous étreint.

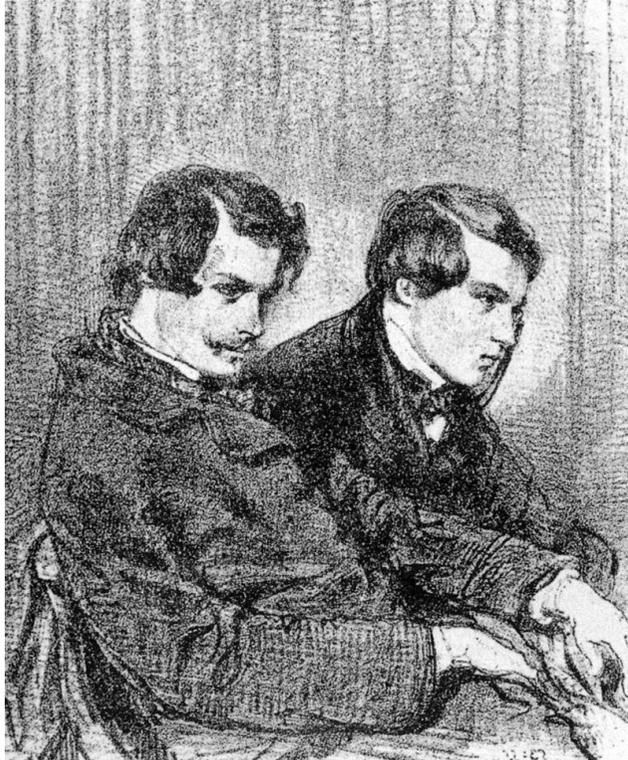
Quel aspect que celui de Paris, ce soir, sous le coup de la nouvelle de la défaite de Mac Mahon et de la captivité de l'Empereur ! Qui pourra peindre l'abattement des visages, les allées et venues des pas inconscients battant l'asphalte au hasard, le noir de la foule aux alentours des mairies, l'assaut des kiosques, la triple ligne de liseurs de journaux devant tout bec de gaz, les *a parte* anxieux des concierges et des boutiquiers, sur le pas des portes — et dessus les chaises des arrière-boutiques, les poses anéanties des femmes, qu'on entrevoit seules, et sans leurs hommes...

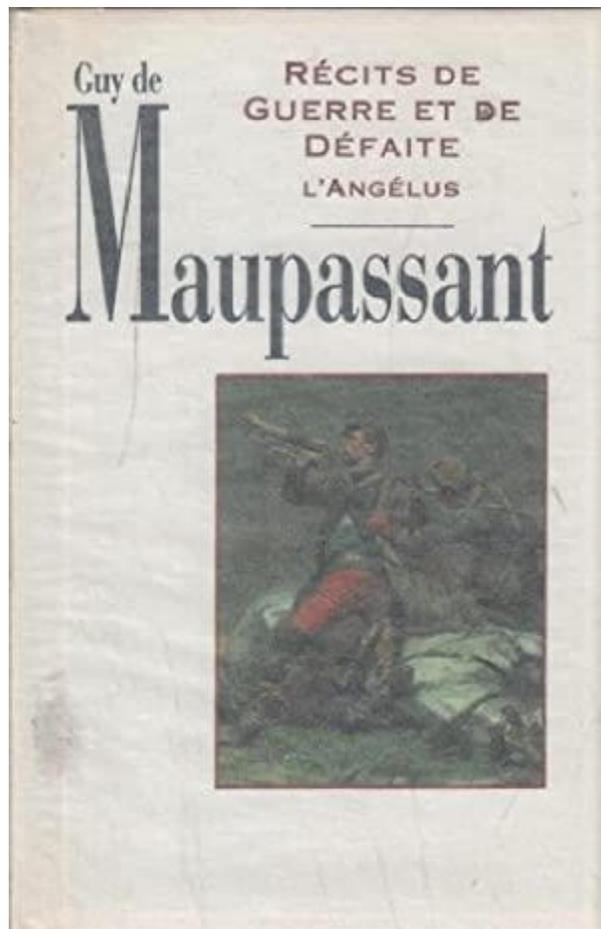
Puis la clameur grondante de la multitude, en qui succède la colère à la stupéfaction, et des bandes parcourant le boulevard en criant : *La déchéance ! Vive Trochu !* Enfin le spectacle tumultueux et désordonné d'une nation, résolue à se sauver par l'impossible des époques révolutionnaires.

1871

Jeudi 26 janvier. — Ça se rapproche. De nouvelles batteries semblent démasquées. Il éclate des obus, à toute minute, sur la voie du chemin de fer, et notre boulevard Montmorency est traversé par des gens marchant à quatre pattes.

On assiste chez tous, à l'opération d'esprit douloureuse, qui amène la pensée à la honte d'une capitulation. Cependant il est des énergies féminines qui résistent encore. On parlait de pauvres femmes qui, ce matin même, criaient aux queues des boulangers : « Qu'on diminue encore notre ration, nous sommes prêtes à tout souffrir, mais qu'on ne capitule pas ! »





L'angélus est le dernier roman, inachevé, de G. De Maupassant, en 1891. La comtesse est seule dans son château. Elle est enceinte et son mari est parti à la guerre. Les prussiens arrivent.

L'ANGELUS

Guy de Maupassant

Les heurts de bélier avaient cessé. On n'entendait maintenant qu'une grande rumeur de voix et des cliquetis de sabres dans l'intérieur du château. C'était la prise de possession, l'invasion du logis, le viol de l'intimité sacrée de la demeure.

La comtesse tressaillait en les entendant, et sentait s'éveiller en elle une révolte furieuse de colère et d'indignation. Chez elle. Ils étaient chez elle, ces Prussiens haïs, maîtres absolus, libres de tout faire, puissants jusqu'à tuer.

Des coups de doigt soudain heurtèrent sa porte.

Elle demanda :

— Qui est là ?

La voix de son valet de pied répondit :

— C'est moi, madame la comtesse.

Elle ouvrit. Le domestique parut, et elle balbutia :

— Eh bien ?

Je ne veux pas.

— Ils ont dit que si madame ne voulait pas, ils monteraient la chercher.

Elle n'eut pas peur. Tout son sang-froid lui était revenu, et un courage de femme exaspérée. C'était la guerre, eh bien ! elle se conduirait comme un homme.

— Répondez-leur que je n'ai pas d'ordre à recevoir d'eux et que je reste ici.

Pierre hésitait, ayant compris que l'officier commandant était une brute.

Mais elle répéta d'un ton si ferme : « Allez », qu'il obéit. Elle ne tourna point la clef derrière lui, pour n'avoir pas l'air de se cacher, et elle attendit, palpitante.

Des pas pesants montèrent bientôt l'escalier, ceux de plusieurs hommes, et, de nouveau, on heurta sa porte.

SEDAN

*Extraits du poème, tiré du recueil L'année terrible (1872),
qui retrace l'année 1870-1871.*

Victor Hugo (1802-1885)

(...) La lutte était farouche. Un carnage effréné
Donnait aux combattants des prunelles de braise ;
Le fusil Chassepot bravait le fusil Dreyse ;
A l'horizon hurlaient des méduses, grinçant
Dans un obscur nuage éclaboussé de sang,
Couleuvrines d'acier, bombardes, mitrailleuses ;
Les corbeaux se montraient de loin ces travailleuses ;
Tout festin est charnier, tout massacre est banquet.
La rage emplissait l'ombre, et se communiquait,
Comme si la nature entrait dans la bataille,
De l'homme qui frémit à l'arbre qui tressaille ;
Le champ fatal semblait lui-même forcené.
L'un était repoussé, l'autre était ramené ;
Là c'était l'Allemagne et là c'était la France.
Tous avaient de mourir la tragique espérance
Ou le hideux bonheur de tuer, et pas un
Que le sang n'enivrât de son âcre parfum,
Pas un qui lâchât pied, car l'heure était suprême.
Cette graine qu'un bras épouvantable sème,
La mitraille, pleuvait sur le champ ténébreux ;
Et les blessés râlaient, et l'on marchait sur eux
Et les canons grondants soufflaient sur la mêlée
Une fumée immense aux vents échevelée.

On sentait le devoir, l'honneur, le dévouement,
Et la patrie, au fond de l'âpre acharnement.
Soudain, dans cette brume, au milieu du tonnerre,
Dans l'ombre énorme où rit la mort visionnaire,
Dans le chaos des chocs épiques, dans l'enfer
Du cuivre et de l'airain heurtés contre le fer,
Et de ce qui renverse écrasant ce qui tombe,
Dans le rugissement de la fauve hécatombe,
Parmi les durs clairons chantant leur sombre chant,
Tandis que nos soldats luttèrent, fiers et tâchant
D'égaliser leurs aïeux que les peuples vénèrent,
Tout à coup, les drapeaux hagards en frissonnèrent,
Tandis que, du destin subissant le décret,
Tout saignait, combattait, résistait ou mourait,
On entendit ce cri monstrueux : Je veux vivre !
Le canon stupéfait se tut, la mêlée ivre
S'interrompit... - le mot de l'abîme était dit.

Et l'aigle noir ouvrant ses griffes attendit





LE MAL

Sonnet extrait du recueil Poésies, et daté de 1870
Arthur Rimbaud (1854-1891)

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
– Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

– Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,
Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

UN PRUSSIEN MORT

Poème daté d'octobre 1870

Théodore de Banville (1823-1891)

Couché par terre dans la plaine
Sous une aigre bise du nord
Qui le fouettait de son haleine,
Nous vîmes un Prussien mort.

C'était un bel enfant imberbe,
N'ayant pas dix-huit ans encor.

Une chevelure superbe
Le paraît de ses anneaux d'or,

Et sur son cou, séchée et mate,
Faisant ressortir sa pâleur,
La large blessure écarlate
S'ouvrait comme une rouge fleur.



Il montrait son regard sans flamme,
Étendant ses bras onduleux.
Et l'on eût dit que sa jeune âme
Errait encor dans ses yeux bleus.

Il dormait, le jeune barbare,
Avec un doux regard ami ;
Un volume grec de Pindare
Sortait de sa poche à demi.

C'était un poète peut-être,
Divin Orphée, un de tes fils.
Qui pour un caprice du maître
Est mort là, brisé comme un lys.

Ah ! sans doute, au bord de la Sprée,
Une belle enfant de seize ans
À la chevelure dorée
En versera des pleurs cuisants,

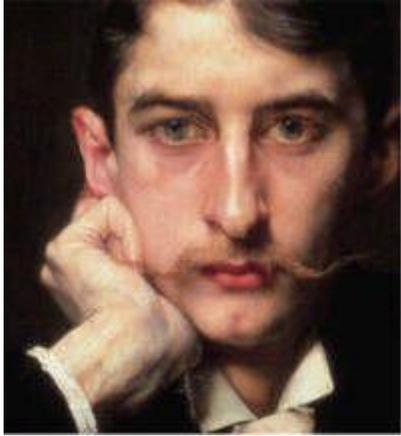
Et toujours parcourant la route
Qu'il suivait en venant les soirs,
Une mère de plus sans doute
Portera de longs voiles noirs.

Il est parti bien avant l'heure,
Jeune et pur, sans avoir pleuré.
Pour quel crime faut-il qu'il meure.
Cet enfant à l'œil inspiré ?

Peut-être que sa mort est juste,
Et ne sera qu'un accident
S'il se peut que son maître auguste
Devienne empereur d'Occident,

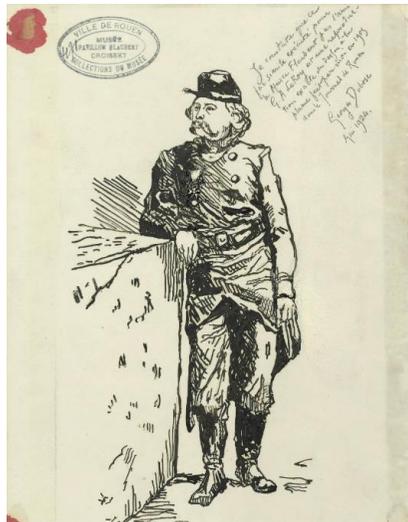
Et qu'en sa tragique folie,
Monsieur le chancelier Bismarck
Prenne d'une main l'Italie
Et de l'autre le Danemark !

Ah ! Bismarck, si tu continues,
De ces beaux enfants chevelus
Aux douces lèvres ingénues
Bientôt il n'en restera plus!



À vingt ans, en août 1870, Maupassant, appelé dans l'urgence, rejoint le corps d'armée à Rouen, comme soldat de deuxième classe. Avec les jeunes de son âge, il va faire la guerre contre les Prussiens et d'abord avec beaucoup d'optimisme : « *Quant à l'issue de la guerre, elle n'offre plus de doute, les Prussiens sont perdus, ils le sentent très bien du reste et leur seul espoir est d'enlever Paris d'un coup de main.* »

Flaubert, Maupassant et la guerre, 1870-1871 (Rouen), 2015



Flaubert, Lieutenant de la Garde nationale de Croisset pendant la guerre de 1870-71 (Dubosc, Georges), Archives du Pavillon Flaubert

Flaubert, de son côté, participe lui aussi à la défense de la Normandie. Très vite désespéré par les revers de l'armée française, par la capitulation de Paris et par le traité de paix, signé dans la galerie des Glaces de Versailles, l'écrivain écrit à George Sand :

« *J'en veux à mes contemporains de m'avoir donné les sentiments d'une brute du XIIe siècle !* »

Flaubert, Maupassant et la guerre, 1870-1871 (Rouen), 2015